

## LUCINDE, Romance

1

« Pourquoi, *Ludwig*, nourrir un feu qui s'embrase ?  
Un gouffre s'ouvre soudain,  
Tu t'y jettes avec une fureur aveugle,  
Oh, fuis loin de moi !  
Contiens ton cœur,  
Sa douleur s'atténuera  
Dans les formes diaprées  
De la vie. » -

2

« Oh, ne me parle pas de séparation ni de douleur,  
Je ne pourrai jamais te quitter !  
Tu attires irrésistiblement mon cœur vers le tien,  
Je veux pour toujours t'entourer de mon amour.  
Là où *Lucinde* ne va,  
Tout n'est que mort et froidure,  
Toi seule m'as donné destin  
Et vie. » -

3

« Ah, *Ludwig*, *Ludwig*, sois un homme,  
Maîtrise ce qui se déchaîne en toi !  
Qu'espères-tu ? N'y penses-tu donc jamais,  
Je suis déjà promise à *Arthulf* !  
Mais il est encore temps,  
Fuis dès aujourd'hui,  
Tu conduis la pauvre *Lucinde*  
Au péché. » -

4

« L'ordre d'un père et l'incitation d'une mère  
Ne pourront jamais te fiancer  
Et même si *Arthulf* a ta bague  
C'est à moi que le Très-Haut  
T'a accordée  
En vierge fidèle.  
Tu ne seras point liée par les péchés  
De tes parents. » -

## 5

« Oh, épargne-moi des mots le jeu pernicieux,  
 Tu ne connaîtras jamais plus le bonheur ;  
 Tu ne pourras jamais étouffer  
 Un sentiment pur sous un discours trompeur.  
 Si l'amour brise le devoir,  
 Alors, ce n'est pas de l'amour !  
 Malheur à nous, si à la bonne conscience  
 Nous manquons ! » -

## 6

« Ah, fuis, fuis donc sans tarder  
 Avant que l'amour ne t'entraîne dans la perdition  
 Et évite à jamais le triste lieu  
 Où aucune espérance ne t'attend !  
 Mains d'autres cœurs  
 Battent au sud,  
 Partout du paisible la paix  
 Est l'apanage. » -

## 7

« *Lucinde* ! C'est donc cela qui doit advenir !  
 J'obéis à un amer destin ;  
 Là où d'aucun vivant les yeux ne me verront,  
 Je veux mourir, solitaire.  
 Là où dans la forêt  
 La plainte expire,  
 Les profondes blessures  
 Trouvent guérison. » -

---

## 8

Et lorsque pour la troisième fois le jour revient,  
 Il offre la liberté au jeune chevalier ;  
 Il rejoint encore une fois sa bien-aimée  
 Sur son fidèle et vaillant coursier noir.  
 « Ma belle adorée, adieu,  
 Ma belle adorée, je pars  
 Pour à jamais loin des miens  
 Pleurer. » -

## 9

« Que fais-tu, *Ludwig* ? Non, reste ! Non, reste !  
 Tu veux donc cruellement m'abandonner ?  
 Je ne suis qu'une faible pécheresse,  
 Je ne saurais jamais contenir mes gémissements.  
 Bientôt mon cœur se brisera  
 En une douleur infinie,  
 Ah, *Ludwig*, aie pitié de moi,  
 Pauvre de moi. » -

## 10

Alors elle se jette violemment sur sa poitrine,  
 Les flammes de la passion sont victorieuses  
 Et *Ludwig* l'étreint avec allégresse.  
 « Nous vivrons et mourrons ensemble !  
 Je reste ici volontiers,  
*Lucinde*, auprès de toi,  
 Toujours fidèlement t'accompagnerai  
 Et te conduirai. »

## 11

La lune avait déjà par trois fois accompli sa course,  
 Toujours *Ludwig* l'accueillait avec ivresse ;  
 Le jour il débusquait le gibier,  
 Mais dès que le soleil las  
 Sombrait dans la mer  
 Alors il tournait bride  
 Vers le palais là-haut dans les montagnes  
 Au près de son amour.

## 12

Qui sont-ils ceux là-bas qui tirent leurs épées,  
 L'amour les enflamme tous deux ;  
 La forêt retentit et des étincelles jaillissent,  
 Ainsi tombent les coups mortels.  
 Ah, *Ludwig* est vainqueur !  
 Hélas, *Arthulf* gît  
 Et il gémit, le valeureux, le bon,  
 Dans son sang ! –

## 13

« Dieu, emporte-moi dans ton pays céleste

Où les maux de la vie s'éteignent !  
 Allons, *Ludwig*, tends-moi encore la main,  
 Que tout te soit pardonné ! » -  
 Et sur le corps de son ami  
*Ludwig* se jette et pleure –  
 « Dieu, tu eus mieux fait de ne jamais me donner  
 La vie ! » -

## 14

« Va, mon cher ami, le jour s'enfuit,  
 Tu dois te hâter loin d'ici sans trêve ni repos,  
 Car qui a transpercé la poitrine d'*Arthulf*  
 N'a plus un instant à perdre ici ;  
 Les heures s'envolent !  
 Au revoir  
 Dans un monde meilleur ! A présent, enfourche  
 Ta monture ! » -

## 15

Une fois qu'il eut dit ces mots d'amitié,  
 Le Seigneur le rappela à Lui. –  
 Cependant *Ludwig* s'élance au galop avec les vents,  
 Les sabots du coursier noir grondent comme le tonnerre  
 Et derrière lui disparut  
 Le pays aimé,  
 Alors la nostalgie muette se mua  
 En larmes.

## 16

Que veux-tu, sévère et triste automne ?  
 Tu es devenu si sombre,  
 Toi qui sans pitié pâlis les feuilles de la forêt,  
 Tu pâlis aussi les joues de *Lucinde*.  
 Elle soupire et pleure  
 Sur l'ami  
 Et enferme dans sa chambre solitaire  
 Ses gémissements.

## 17

Elle prie tant sur la tombe d'*Arthulf* :  
 « Entends-tu, *Ludwig*, la plainte de ton aimée ?  
 Il pèse si lourd, si lourd le fardeau  
 Que je porte sur mon cœur !  
 Dieu, mets-fin à ma misère

Et donne-moi la mort !  
 Si seulement j'étais moi aussi couchée  
 Sous le chêne ! » -

18

Les tempêtes hurlent à travers la nature souffrante ;  
 Le chaud été s'est envolé ;  
*Lucinde* regarde la campagne mourante,  
 Un nourrisson repose dans ses bras,  
 Elle fixe, hagarde,  
 L'infini  
 Et n'écoute pas les pleurs  
 Du petit.

19

Puis soudain, le sens lui est ravi,  
 Elle sort un poignard de son corsage  
 Et le plonge dans la tête de l'enfant ;  
 Sa petite tête retombe ;  
 Un cri bref,  
 Et il est libéré.  
 Auprès d'*Arthulf* elle a fait enterrer  
 Le petit garçon.

20

Loin au-dessus du monde, Némésis tient  
 La grande balance du jugement ;  
 Elle scrute les tréfonds du cœur,  
 Met au jour ce qui était caché.  
 Malheur, elle approche,  
 Le forfait est découvert,  
 D'un sommeil trompeur est réveillé  
 Le châtement.

21

*Lucinde* contemple, hagarde, les nuages,  
 L'aube se colore de rouge sang,  
 Alors des coups sont frappés au marteau de la porte ;  
 « Où se cache la meurtrière ?  
 Tu as vu pour la dernière fois  
 Les rayons du soleil. »  
 Bientôt entendirent l'affliction de *Lucinde*  
 Seuls des murs.

---

 22

Les jours se succédaient comme jadis,  
Trois lunes étaient passées ;  
Alors la rumeur parvient à l'oreille de *Ludwig* :  
« *Lucinde* a été emprisonnée. »  
Aussitôt son ardeur s'enflamme :  
« Même au prix de mon sang,  
Je veux de ses liens et chaînes  
La délivrer. »

23

*Lucinde* reposait au fond de son cachot  
En proie à une somnolence angoissée,  
Quand l'esprit d'*Arthulf* lui apparaît en songe ;  
Il dit tant de mots de consolation, de bonté  
Et mène par la main,  
Vêtu de blanc,  
Paré d'une barrette d'or  
Son petit garçon.

24

Effrayée et honteuse, elle veut s'enfuir, -  
Et quand il tendit la main vers elle,  
Elle s'éveille, paralysée d'effroi. –  
Vois ! *Ludwig* était celui qui l'avait réveillée.  
« *Lucinde*, réveille-toi,  
Le galop de mon coursier noir  
Va de tes liens et chaînes  
Te délivrer. » -

25

« Ah, *Ludwig*, mon bien-aimé, le meilleur, toi ici ?  
J'ai connu bien des chagrins ;  
Comment es-tu parvenu à cette sombre porte verrouillée  
Au travers de légions de gardes aux aguets ? » -  
« Il n'y a aucun danger,  
Les gardes sont morts,  
Viens avec moi, mon aimée, et au galop  
Prenons le large. » -

26

« Malheur ! Tu as encore versé du sang humain  
Pour sauver la meurtrière ? » -  
« Laisse dormir les gardes, ils dorment bien ;  
Je t'emmène en des lieux plus sûrs.  
Dans le cœur de *Wilhelm*  
La douleur s'éteint

Et les mortelles blessures  
 Trouvent guérison. » -

27

« Devrais-je par une nouvelle infâmie  
 Gagner une triste liberté ?  
 Non, *Ludwig* ! – *Lucinde* est destinée à la roue,  
 A présent c'est là que je désire mourir ! » -  
 « Oublie ton tourment  
 Dans mes bras,  
 Tu es sauvée de la peine éternelle  
 Pour accéder à la joie. » -

28

« Ah, *Ludwig*, jamais plus je ne connaîtrai la joie,  
 J'entends sans cesse les cris de l'enfant ! » -  
 « Mais regarde vers l'avenir joyeux,  
 Là-bas s'ouvrent des jours meilleurs !  
 Viens avec moi, viens  
 Pour une chevauchée ailée,  
 Bientôt sècheront tes larmes, le chagrin sera chassé  
 Par l'amour ! » -

29

Il l'emporte jusqu'au coursier piaffant ;  
 Les liens de fer sont rompus,  
 Et avant que la nuit ne se fonde en aurore,  
 Ils parcourent des contrées lointaines.  
 Sans trêve ni répit  
 Leur course se poursuit –  
 Enfin les chevaux s'arrêtent  
 Devant le palais.

30

« Le danger est passé, reste ici, mon aimée, reste,  
 Tu es revenue en des lieux paisibles ;  
 A présent, sois mon aimable épouse,  
 Répudions le passé tel un songe ! » -  
 « Ah, *Ludwig*, vois  
 Notre garçon ! Fuis !  
 C'est atroce comme il pleure  
 Et sanglote ! »

31

Bannis donc ton terrible tourment

Et oublie l'horreur du passé ;  
 C'est bien le jeu de tes propres sens  
 Qui te taquine avec des images de fantômes. » -  
 « Je l'ai vu trop clairement  
 Que c'était l'enfant,  
 Vois, Ludwig, il saigne encore, l'endroit  
 Du seuil.

## 32

« Mais c'est l'ombre du buisson de roses !  
 Donne-toi de bon cœur, ma belle !  
 Viens avec moi ! La couche si moelleuse nous attend, -  
 Bientôt nous viendront des fils plus gracieux ! » -  
 Dans la poitrine de Ludwig  
 La douleur se mue en plaisir,  
 Les affres de la conscience s'endorment  
 Sous les baisers.

## 33

Vint un troisième printemps souriant  
 Avec ses présents délicieux ;  
 Un éternel tourment ronge *Lucinde*,  
 L'horrible image du petit la poursuit ;  
 Le fardeau du crime lui pèse,  
 Elle ne le supporte plus.  
 Elle est saisie dans une clarté terrible  
 Par la vérité.

## 34

*Ludwig* dort profondément ; elle s'échappe  
 Et part au loin sans trêve ni repos ;  
 Bientôt elle est de retour là  
 Où jadis elle jouissait de sa vertu. –  
 « Mon châtement m'attend,  
 Sois tranquille, mon fils,  
 Bientôt, enfant du péché, te suivra  
*Lucinde*.

## 35

Là-dessus, elle marche hardiment au tribunal :  
 « Reconnaissez-vous bien *Lucinde* ?  
 Une meurtrière ne vous a-t-elle pas jadis échappé ?  
 A présent, faites-moi de nouveau enchaîner. –  
 Je suis prête à la mort,  
 Bientôt finiront mes maux



Bientôt s'éteindra le courroux furieux  
De là-haut ! » -

36

Il est une montagne où aucune fleur ne fleurit,  
Là maint regard s'est brisé ;  
Les corbeaux y croassent leur chant nocturne,  
Une multitude de crânes et d'ossements y luit.  
Mais à minuit  
Tout bouge et s'anime,  
Sous le clair de lune blême se faufilent  
Les cadavres.

37

C'est toujours le soir qu'on y voit Ludwig,  
Chacun connaît sa silhouette courbée  
Et le laisse passer tranquillement son chemin,  
On le tient pour fou.  
Il cherche sa femme,  
Là dort sa dépouille,  
Désormais la paix éternelle  
Est son apanage.

*Karl Knorre*